



**Hamlet-Machine** ou le discours artistique à l'ère du rendement *Page E 3*



La comédie humaine bien informée de l'auteur **Jay McInerney** *Page E 7*

# Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 22 ET DIMANCHE 23 JUILLET 2017



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

«La blockchain représente un changement de paradigme en matière de gouvernance des sociétés, non pas une nouvelle bête qui va aider les industries culturelles», dit Jean-Robert Bisailon.

## La **blockchain** à la rescousse de l'industrie musicale

Si elle s'avère, la révolution sera décentralisée... ou ne sera pas

PHILIPPE RENAUD

**A**ffaibli par presque deux décennies de décroissance de ses revenus, l'industrie de la musique rêve à son nouveau sauveur. Qui ça ? La **blockchain** (ou « chaîne de blocs » en français, un terme peu utilisé ici, voire pas), une technologie pratiquement inviolable qui promet une juste rétribution des droits d'auteur et d'interprète en répertoriant toute action ou transaction associée à une œuvre numérisée. Un jour, elle permettra même de suivre chaque sou versé, de la poche du consommateur directement à celle de l'ayant droit, sans intermédiaires. Précisément ce dont cette industrie qui

répartit mal ses profits a besoin. Mais il y a quelques hics, dont celui-ci : son application, aujourd'hui, en 2017, provoquerait une catastrophe environnementale.

Depuis deux ans, la **blockchain** est sur toutes les lèvres des acteurs de l'industrie de la musique ; la technologie faisait d'ailleurs l'objet d'un panel lors du MIDEM (Marché international de l'édition musicale) à Cannes en juin dernier. Or, si en théorie son application peut régler moult problèmes qui plombent le fonctionnement de cette industrie, en pratique, les obstacles à sa mise en application sont colossaux.

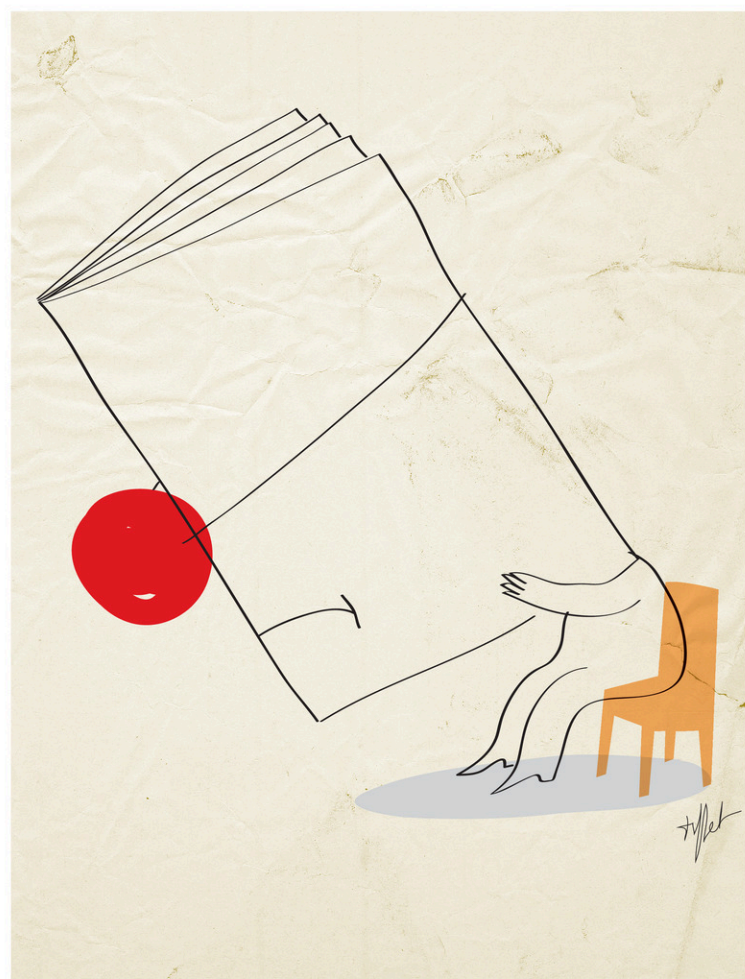
«C'est clair qu'on se retrouve en face d'un gigantesque chantier», estime Jean-Robert Bisailon, expert de l'enjeu des métadonnées musi-

cales — enjeu qui traîne depuis 15 ans et qui devra être résolu avant d'adopter la **blockchain** — et président de TGiT, qui suit de près le développement de la technologie. «Régulièrement, dans les industries culturelles, apparaît un nouveau concept qui sert de parade à la rupture de ses modèles économiques», un concept promettant un monde meilleur à coups de slogans alléchants : plus grande transparence dans le fonctionnement de cette industrie, uniformité et partage des bases de données, automatisation des compensations aux ayants droit, alouette...

Or, en avril dernier, le rêve d'une industrie plus efficace et transparente s'est approché un peu plus de la réalité lorsque fut dévoilée une

alliance entre IBM et trois grandes sociétés de perception de droits d'auteurs — la SACEM française, l'ASCAP américaine et la PRM britannique — pour explorer la piste de la **blockchain**. Quelques initiatives avaient déjà été concrètement menées, l'artiste Imogen Heap a par exemple commercialisé une chanson avec la **blockchain**, et des **start-ups** musicales investissent déjà le domaine, comme dotblockchainmusic.com, appuyée par la SOCAN canadienne, pour ne nommer qu'elles. Ces initiatives demeurent encore modestes ; le consortium épaulé par IBM marque une première expérience à plus grande échelle.

VOIR PAGE E 2 : **BLOCKCHAIN**



CHRISTIAN TIFFET

## Lire sans rire

Au Québec, l'humour triomphe sur scène, au cinéma, à la télévision, mais rarement dans la littérature. Pourquoi donc ?

DOMINIC TARDIF

**L**a phrase a désormais presque quelque chose de tautologique, tant elle a été répétée et répétée et répétée : les Québécois aiment rire. Ils rigolent d'ailleurs beaucoup ces jours-ci, grâce entre autres au Festival Juste pour rire, et à *De père en flic 2*, qui triomphe au box-office. Quelle autre contrée s'offre périodiquement le luxe d'un débat national sur la quantité d'humoristes — trop ? Juste assez ? Pas la bonne sorte ? — peuplant son monde médiatico-culturel.

Raconter l'histoire de la littérature anglaise sans évoquer la place majeure qu'y occupe le roman comique apparaît aussi farfelu que de raconter l'histoire de l'humour québécois en omettant Yvon Deschamps. Tom Sharpe, Evelyn Waugh, P. G. Wodehouse,

Terry Pratchett ou Douglas Adams logent tous au panthéon des lettres anglaises grâce à leurs romans comiques. Autrement dit : rire un livre à la main, chez les Anglais, c'est pas des farces.

Au Québec, les exemples de fictions littéraires grâce auxquelles vous glousserez se font nettement plus rares. Parmi les listes de finalistes au plus récent Prix des libraires du Québec ou au Prix des collégiens, le regard parfois caustique sur l'absurdité de l'existence d'*Autour d'elle* de Sophie Bienvenu, le sarcasme salvateur des *Maisons* de Fanny Britt, ou le style suranné de David Turgeon dans *Le continent de plastique* vous arracheront sans doute un sourire. Mais au point de réellement émettre un rire sonore ? Vous devriez, si c'est votre objectif, vous tourner vers des œuvres fortes, mais moins

universellement célébrées, et goûter les satires d'un quotidien morne de Simon Paquet (*Une vie inutile*, HélioTropé), les contrepèteries de Maurice Soudeyans ou l'ironie mordante de François Barcelo.

La genèse du genre romanesque est pourtant indissociable de l'humour, rappelle Georges Desmeules, professeur et spécialiste des relations entre humour et littérature, en évoquant Rabelais et le *Don Quichotte* de Cervantès. «Milan Kundera dit dans *L'art du roman que le roman est inventé en même temps que l'humour*», signale-t-il d'emblée.

Alors, qu'en est-il de nos écrivains ? Pourquoi le roman proprement comique a-t-il si peu fait florès en Amérique francophone ? Première hypothèse. «Les origines de notre littérature ne sont évidemment pas que françaises, mais on a eu histori-

quement tendance à camoufler nos origines anglo-saxonnes, note monsieur Desmeules. L'humour romanesque étant d'abord anglo-saxon, il est possible qu'on n'ait pas voulu assumer pleinement dans notre littérature cet apport anglo-saxon et qu'on ait préféré le biffer.»

**Littérature divertissante pour intellos**

Michael Bay est largement reconnu par la critique comme un des réalisateurs les plus grossièrement grandiloquents de notre époque. Dans *Des explosions*, premier roman de Mathieu Poulin paru en 2015 aux Éditions de Ta Mère, Michael Bay est pourtant dépeint en génie incompris, et sa comédie policière *Bad Boys* décrite comme un authentique brûlot sur la décolonisation.

VOIR PAGE E 6 : **RIRE**

# L'Outaouais, nouvelle destination naturelle des mélomanes

## L'Ottawa Chamberfest marque un grand coup avec Stephen Hough en ouverture

CHRISTOPHE HUSS

**I**l n'arrête pas de se passer des choses à Ottawa, la ville la plus foisonnante en musique classique l'été, à juste deux heures de Montréal. Le 24<sup>e</sup> Festival de musique de chambre débute en fin de semaine avec la venue du pianiste anglais Stephen Hough.

À peine digérés les 70 concerts de Musique et autres mondes, les mélomanes d'Ottawa se lancent dans de nouvelles festivités chambristes avec l'Ottawa Chamberfest. Moins naturellement ancré dans les mœurs que l'Estrie, Charlevoix ou Lanaudière, l'Outaouais pourrait bien devenir une destination naturelle des mélomanes festivaliers de la métropole.

La présence du Festival de musique de chambre d'Ottawa la dernière semaine de juillet et la première d'août est ancrée depuis ses débuts, comme nous l'explique Roman Borys, directeur artistique de la manifestation depuis 2008. « Nous nous inscrivons dans une offre globale de festivals à Ottawa, un réseau qui collabore étroitement. »

En tant que violoncelliste du Trio Gryphon, Borys s'est signalé par son ouverture à un large répertoire. Il applique la recette dans son festival: « Il est important que nous puissions toucher au maximum de nouveaux auditeurs, tout en satisfaisant les amateurs. Nous célébrons donc, si j'ose dire, "l'art du petit ensemble" dans divers types de formations. »



Stephen Hough



AGENCE MKI

L'autre grande visite de cette édition 2017 de l'Ottawa Chamberfest est la venue du Quatuor Miro à l'église unie Dominion-Chalmers.

### Musique tous azimuts

Même si la « musique classique occidentale reste le cœur du festival », l'Ottawa Chamberfest surprend avec des propositions qui sortent vraiment de l'ordinaire. On trouve ces concerts régulièrement à 22 h: violoncelle et musique électronique avec danseur de cerceaux, programme de musiques syriennes, chansons composées à bord d'un brise-glace russe, compositions classiques à la sauce jazz. « C'était une tradition du festival de se prolonger tard, habituellement avec du jazz ou une atmosphère cabaret. Nous voulions ouvrir les portes à un public plus jeune, pour qu'il explore et s'intéresse à ce qui se passe chez nous », nous dit Roman Borys.

« En pratique, nous avons des concerts tardifs de plus en plus profilés, gérés exclusivement par les jeunes membres de notre équipe pour attirer un public de 18 à 35 ans. Donner la mission, à travers des séries dédiées et des outils de communication différents, de toucher un nouveau public, c'est aussi encourager aussi les administrateurs artistiques de demain. »

Le Festival est l'un des trois piliers de la Société de musique de chambre d'Ottawa, institution de huit employés permanents. Celle-ci mène par ailleurs une saison annuelle de dix concerts dans la capitale nationale. *Le Devoir* peut vous annoncer en premier — car c'est encore un secret — que la prochaine saison s'ouvrira, le 23 octobre, avec le mythique pianiste hongrois András Schiff (billets en vente à partir du 27 juillet).

Le troisième pilier de la Société de musique de chambre est éducationnel, la Société essayant même parfois d'amener les artistes qu'elle invite auprès des enfants: « Il est intéressant de voir à quel point on reconnaît désormais l'impact tangible de la créativité et de l'innovation, donc de l'art, dans le développement. Un pays n'a pas intérêt qu'à couper du bois et à pomper du pétrole: il faut nourrir et stimuler la créativité. Et les organisations qui font cela auprès des enfants ont une grande importance. »

### Travaux pratiques

Le Festival, qui se tiendra jusqu'au 4 août, s'ouvre ce samedi par la coprésentation, au Centre

national des arts, du premier concert de la tournée pancanadienne de l'Orchestre national des jeunes du Canada, dirigé par Jonathan Darlington. Les mêmes seront d'ailleurs à la Maison symphonique de Montréal dimanche soir.

Vu sous le prisme des diverses activités de la Société de musique de chambre, le festival apparaît comme des travaux pratiques des diverses ambitions de Roman Borys et de ses troupes. Cette première fin de semaine illustre d'ailleurs à merveille les priorités de la Société de musique de chambre, avec concerts gratuits à l'extérieur du Musée des beaux-arts, prestations de jeunes musiciens tout au long du samedi après-midi, opéra contemporain pour neuf chanteurs à bicyclette dans une usine de textile et prestations de musiciens des quatre coins du monde.

Stephen Hough, l'invité vedette en ouverture de festival, se produira dimanche soir à l'église unie Dominion-Chalmers et jouera notamment les deux livres d'Images de Debussy, la *Fantaisie opus 17* de Schumann et la *Sonate Appassionata* de Beethoven, un programme parfait pour un artiste précieux que l'on a entendu en récital pour la dernière fois à Mont-

réal en décembre 2012. Nous avons alors vu en lui « un pianiste prodigant un son quasi orchestral et un artiste doublé d'un grand penseur, un interprète dans le plus noble sens du terme, un voyageur à l'imaginaire infini ».

Dès mardi, l'autre grande visite de cette édition 2017 de l'Ottawa Chamberfest: la venue du Quatuor Miro au même endroit, dans le redoutable *Quatuor opus 131* de Beethoven.

Les autres visites majeures seront celles du Trinity Choir de Cambridge (le 28 juillet), et d'un ensemble vocal moins connu mais non moins éminent, Cinquecento, le 31 juillet.

Le festival se conclura sur une réinvention, par Andrew Burashko et son ensemble Art of Time, de l'album des Beatles *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band!* Autant, donc, jeter un coup d'œil au site Internet: la foisonnante programmation est vraiment imprévisible!

Le Devoir

### FESTIVAL DE MUSIQUE DE CHAMBRE D'OTTAWA

Du 22 juillet au 4 août.

## BLOCKCHAIN

SUITE DE LA PAGE E 1

« Nous avons choisi une voie plus pragmatique, explique Xavier Costaz, directeur de projets et de l'innovation à la SA-CEM. On s'est demandé ce que concrètement on pouvait faire avec la blockchain, et comment rapidement créer de la valeur grâce à elle. On a voulu tester deux choses: d'abord, expérimenter avec la technologie, simplement parce que tout le monde en parlait et qu'on ne voyait pas quoi en faire. Ensuite, investir pour vrai dans un sujet qui nous préoccupe, l'interaction entre les codes ISRC [codes internationaux pour les enregistrements musicaux] et ISWC [codes internationaux pour les œuvres musicales]. »

Pour traduire en français simple, il s'agit ici de mettre en commun et d'unifier deux bases de données pour simplifier la gestion des droits d'auteur, ce qui constituera déjà un grand pas en avant pour l'industrie.

### Mécanisme générale

La blockchain est arrivée avec la plus connue des monnaies virtuelles, le bitcoin. Essentiellement, il s'agit d'un registre, une base de données, indissociable d'un fichier — la devise bitcoin, ou encore une chanson numérisée dans le cas qui nous intéresse. « En fait, on peut adjoindre n'importe quelle information dans ce registre », note Bisailon: ce sont ce qu'on appelle les « blocks ».

Ce qui fait tant rêver dans cette technologie, c'est que « la base de données identifiant le fichier en circulation est distribuée plutôt que centralisée, ex-

plique Bisailon. Donc, il existera plusieurs exemplaires d'un même fichier, à plusieurs endroits différents — un peu comme pour les téléchargements peer to peer [poste-à-poste] pour la musique ou les films. Seulement, pour modifier ce fichier distribué, il faut l'autorisation de tous les acteurs y ayant accès. Cela certifie que la modification qu'on lui apporte, son changement de statut, est consensuelle. » Ça, c'est la « chain ».

En clair, toute transaction effectuée dans la blockchain est transparente, parce que colligée dans le registre distribué, et de facto plus sécuritaire: si quelqu'un voulait compromettre l'intégrité d'un fichier de la blockchain, il lui faudrait modifier tous les fichiers de cette base de données décentralisée en même temps, ce qui nécessiterait du temps et des ressources technologiques considérables.

Selon Geoffroi Garon-Épaulé, entrepreneur, doctorant et chercheur en design communautaire au Laboratoire de communautaire appliquée de l'UQAM, « la blockchain a trois grandes utilités: d'abord la dimension transactionnelle, qu'elle rend plus efficace. Ensuite, sur la dimension du registre, du répertoire, en permettant de stocker, de noter et de protéger de l'information. Puis, éventuellement, par l'automatisation en ligne de certaines tâches », la facturation, pour utiliser un exemple facile, grâce à ce que l'on désigne comme les « contrats intelligents ». « Cela

« Même l'inventeur du Web, Tim Berners-Lee, voit dans la blockchain la possibilité de libérer l'Internet, de l'ouvrir. Ce sera l'Internet 2.0. »

Geoffroi Garon-Épaulé, entrepreneur, doctorant et chercheur

permet au créateur de reprendre le contrôle sur son œuvre, abonde le chercheur. On touche donc beaucoup aux droits d'auteur. [L'ayant droit] pourrait choisir comment est réparti l'argent, ça change le rapport de force. »

### Le chantier

Garon-Épaulé rappelle alors le mot de Jerry Cuomo, vice-président du développement blockchain chez IBM: « Tous les directeurs généraux veulent connaître la blockchain parce que c'est à la fois une opportunité et une menace à leur entreprise. » « Il y a encore beaucoup d'hypothétique, de théorie, dans la blockchain, dit Garon-Épaulé. On ne parle même plus d'une technologie disruptive — comme l'arrivée de l'iPhone venant bouleverser le marché du téléphone portable —, mais bien d'un changement fondamental de la structure d'Internet » qui repose non pas sur un lien client-serveur, mais bien sur un réseau décentralisé, où le client peut aussi être un serveur. « Même l'inventeur du Web, Tim Berners-Lee, voit dans la blockchain la

possibilité de libérer l'Internet, de l'ouvrir. Ce sera l'Internet 2.0 », croit Garon-Épaulé.

« La solution [qu'apporte la blockchain], c'est une mécanique permettant d'établir la confiance, la transparence et l'autorité sans faire appel à un tiers de confiance — c'est-à-dire une institution financière, un comptable, un notaire, une maison de disques, etc., extrapole Bisailon. La vérité, l'authenticité, ne serait plus établie de manière centralisée, mais par un ensemble. La blockchain représente un changement de paradigme en matière de gouvernance des sociétés, non pas une nouvelle bête qui va aider les industries culturelles. »

Mais ce n'est pas demain la veille. « Lun des problèmes de la blockchain, c'est qu'elle effectue ses actions assez lentement, à raison d'environ sept transactions à la seconde », souligne Xavier Costaz. En comparaison, une entreprise de crédit, Visa ou MasterCard par exemple, peut traiter plus de cinq mille transactions à la seconde.

Un autre problème est plus terre à terre: « Pour que ce

consensus distribué s'opère, ça nécessitera beaucoup de ressources, beaucoup d'ordinateurs qui travaillent, qui digèrent des algorithmes pour fixer de façon stable et irrévocable les informations relatives au créateur [d'un fichier], pour les quelque 62 millions de chansons aujourd'hui numérisées », illustre Bisailon.

Ce qui représente un besoin énergétique irréaliste, démesuré. « Nombreux sont ceux qui tripent sur l'idée de la blockchain, mais pas mal moins sur l'apport énergétique nécessaire pour faire fonctionner son infrastructure. Comme avec toute innovation liée aux technologies de l'information, on ne se rend pas compte de l'impact que ça a sur le plan écologique. »

Bref, ce n'est que le début de l'ère de la blockchain. « On fait des tests, on verra l'utilité que ça aura, avance Xavier Costaz. Pour l'instant, je pense qu'il y a une possibilité que ça facilite l'échange d'informations, et du coup que ça améliore la qualité des répartitions, diminue les coûts et améliore la transparence. Mais pour moi, la blockchain ne va pas tout résoudre. Ce n'est, après tout, qu'une base de données décentralisée; après, derrière, il y a d'autres technologies qui nous intéressent, le big data, l'intelligence artificielle. Ce n'est pas la blockchain toute seule qui va sauver notre industrie, mais la convergence de différentes technologies. »

Collaborateur Le Devoir

« Tout est musique. Un tableau, un paysage, un livre, un voyage... »

Après le Festival de Lanaudière, la musique à Tanglewood et Marlboro, les 28 et 29 octobre, prenez les couleurs de l'automne avec le

**VERMONT MOZART FESTIVAL**

Détail du voyage sur demande - Prix spécial jusqu'au 25 juillet

www.lesbeauxdetours.com  
514-352-3621  
En collaboration avec Club Voyages Malavoy  
Titulaire d'un permis du Québec

Les beaux détours  
CIRCUITS CULTURELS

**PEINTURE FRAÎCHE ET NOUVELLE CONSTRUCTION**

13<sup>e</sup> édition | 44 artistes | 12 universités  
Le meilleur de la relève pancanadienne  
Jusqu'au 26 août 2015

Avec l'appui  
SODEC  
Québec

Art Mûr  
5826, St-Hubert, Montréal (QC)  
514 933-0711 www.artmur.com

Luc Dansereau, Vision Géométrique (détail, triptyque), 2015

## CULTURE &gt; THÉÂTRE

ZH FESTIVAL

## Le discours artistique à l'ère du rendement

Le metteur en scène Jocelyn Pelletier prend la mesure des multiples couches de *Hamlet-Machine*

MARIE LABRECQUE

Voilà un antidote, radical, à la légèreté coutumière de la scène théâtrale estivale. L'œuvre marquante d'Heiner Müller n'a pas été montée à Montréal, sauf erreur, depuis la version qu'en a tirée Brigitte Haentjens en 2001. Le comédien, metteur en scène et dramaturge Jocelyn Pelletier, lui, est obsédé depuis longtemps par ce *Hamlet-Machine* qu'il explore dans le cadre du ZH Festival.

«L'écriture d'Heiner Müller est complexe et assez intellectuelle, mais j'ai toujours trouvé que ses textes devenaient très vivants grâce à leurs images, à leur poésie», explique le cocréateur de *Disparaître ici*, présenté au théâtre La Chapelle en 2015. Une «vibration émotive profonde» qu'il éprouve en lisant ces œuvres mythiques, mais qui lui paraît toutefois difficile à rendre sur scène. C'est par une approche visuelle que lui-même va tenter de mettre en relief les images de ce texte très éclaté.

Écrite en 1977, dans une Europe toujours divisée en deux blocs idéologiques, cette réécriture de la tragédie de Shakespeare comptait 250 pages dans son manuscrit original, avant que Müller ne la réduise à... 9. C'est dire l'incroyable densité de cette pièce qui comporte de nombreuses couches, superposant la trame de *Hamlet*, des allusions à la vie personnelle du dramaturge est-allemand, des références à d'autres personnages shakespeariens, ainsi qu'à la tragédie grecque, à la chute du communisme, «aux dangers du capitalisme et de l'individualisme montant»...

Jocelyn Pelletier a pu compter sur l'aide du spécialiste Stéphane Lépine pour le travail dramaturgique. Car si *Hamlet-Machine* laisse une énorme latitude à celui qui la met en scène, la pièce oblige aussi à se poser d'innombrables questions. «Chaque mot est là pour quelque chose.» L'erreur, a prévenu Lépine, serait de monter de manière littérale cet assortiment de fragments. Le metteur en scène s'est donc accordé la liberté d'y intégrer d'autres textes, tel un petit conte tiré d'une réécriture du *Roi Lear* par Edward Bond, ou même des extraits de discours d'un politicien québécois. «J'essaie de faire résonner les enjeux profonds de ce texte, sans pour-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Formé au Conservatoire d'art dramatique de Québec en 2005, Jocelyn Pelletier a multiplié durant une décennie les projets dans la Vieille Capitale.

« Le texte [d'Heiner Müller] est encore très pertinent et il va l'être assez longtemps parce qu'il dresse un constat de la perte de l'humanisme »

Jocelyn Pelletier à propos de *Hamlet-Machine*

tant les souligner. C'est plus des impressions.»

Le noir texte évoque le désabusement quant aux idéologies, l'impuissance de l'intellectuel et remet en question l'idée même de fiction traditionnelle. Actuellement, le créateur y voit surtout l'illustration du «discours inopérant de l'artiste dans le système économique, dans la société. C'est comme si nos connaissances culturelles et historiques n'étaient pas opérantes de nos jours. Et c'est très frustrant».

En effet, quel intérêt ont les idées, les mots dans une vision capitaliste qui repose sur une mécanique de rentabilité? «Les gens veulent du rendement. Et ça en devient difficile, même, de les inviter au théâtre, parce que le théâtre n'est pas vu comme étant efficace.» D'où la question: le coût qu'il faut investir dans cette sortie en vaut-il la peine? «On est vraiment dans un monde d'efficacité. Et ce qui est effarant avec Heiner Mül-

ler, c'est qu'il parle déjà de ça.» Ce *Hamlet* qui se décrit comme une machine, dépourvu de douleur et de pensée, renvoie notamment à notre statut de consommateurs.

Cette parole résonne très fortement pour le metteur en scène et ses huit jeunes comédiens (Virginie M. Laporte, Elisabeth Smith, Claudia Chillis-Rivard, Nadine Desjardins, Patrice Ducharme-Castonguay, Jules Ronfard, Félix-Antoine Cantin et Rosemarie Sabor). Le premier a hâte de voir comment les spectateurs vont recevoir sa proposition, qui établit un «rapport très direct avec le public».

## Une expérience sensorielle

Formé au Conservatoire d'art dramatique de Québec en 2005, Jocelyn Pelletier a multiplié durant une décennie les projets dans la Vieille

Capitale, où il a entre autres monté ses propres textes *La Mélodie entre la vie et la mort* et *Entre vous et moi, il n'y a qu'un mur*, à Premier Acte. Puis le créateur a eu envie d'approfondir le métier de metteur en scène: il terminera sa formation à l'École nationale de théâtre en décembre prochain.

Ses spectacles se rapprochent généralement d'une «expérience sensorielle», dit-il.

Sa démarche dans *Hamlet-Machine* relève un peu de la performance en arts plastiques. La scénographie de Marie-Eve Fortier offre ainsi une vision «assez troublante», mais dont le metteur en scène préfère garder la surprise. Disons tout de même qu'elle s'inspire d'une expérience conduite dans son projet-laboratoire *Okok*, il y a deux ans. L'éclairagiste Martin Sirois et lui avaient profité de la plate-

forme d'essai du ZH Festival — alors baptisé Zone Homa — pour jouer avec de la cire sur des projecteurs...

Quarante années — exactement — après sa rédaction, la pièce de Müller elle-même crée-t-elle encore un choc? Jocelyn Pelletier croit que oui. «Il y a là des paragraphes d'une force et d'une beauté incroyables. Le texte est encore très pertinent et il va l'être assez longtemps parce qu'il dresse un constat de la perte de l'humanisme. Je pense que c'est bien d'essayer de revenir à notre essence humaine et à son sens, pendant qu'on le peut encore...»

Collaboratrice  
Le Devoir

**HAMLET-MACHINE**  
Texte: Heiner Müller. Mise en scène: Jocelyn Pelletier. Le 27 juillet, à Espace libre.

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

**DOMAINE FORGET**

47 JUIN AU 20 AOÛT 2017

respirez le grand art

PROGRAMMATION COMPLÈTE  
418 452-3535 / 1 888 336-7438  
DOMAINEFORGET.COM

## les concerts du festival

VENDREDI 28 JUILLET 20 H | SÉRIE SIGNATURE

CORDES ET PIANO AVEC  
ENTRE AUTRES MARTIN BEAVER

SAMEDI 29 JUILLET 20 H | LES GRANDS RENDEZ-VOUS

Marie-Nicole Lemieux, contralto  
Karina Gauvin, soprano  
David Zobel, piano

DIMANCHE 30 JUILLET 15 H | LES GRANDS-RENDEZ-VOUS

L'INVITATION AU VOYAGE  
BAUDELAIRE EN PAROLES ET EN MUSIQUES  
Marie-Nicole Lemieux, contralto  
David Zobel, piano | Raymond Cloutier, comédien

## les brunches-musique

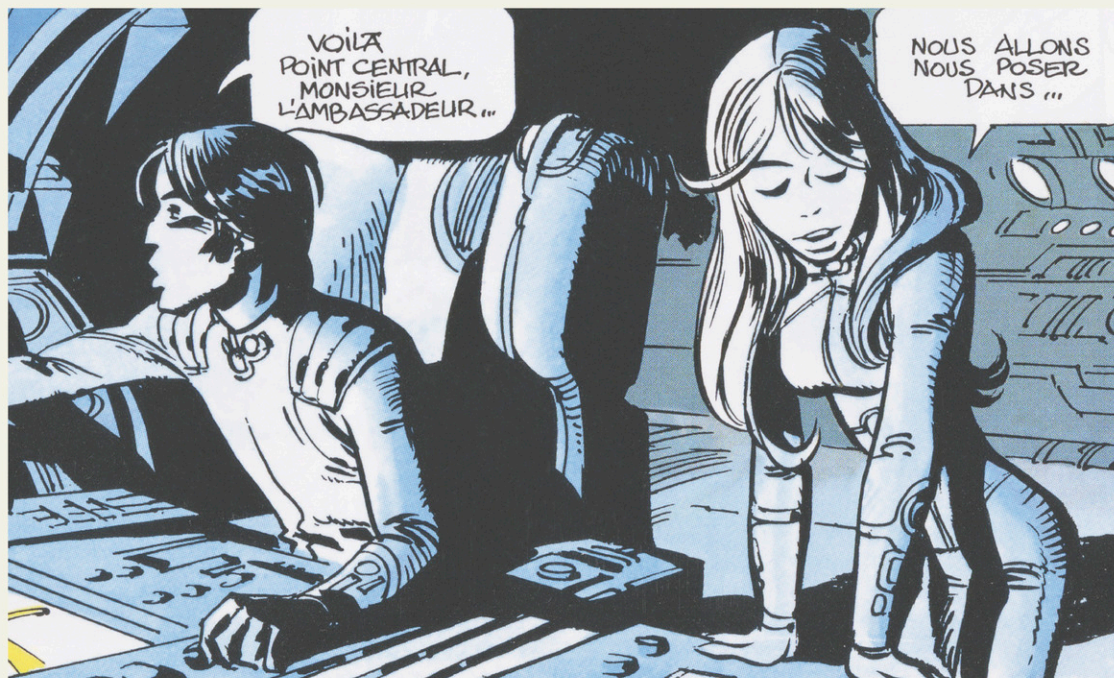


DIMANCHE 30 JUILLET | MUSES É CETERA

France Huot, piano et accordéon | Lyne Therrien, violon  
Daniel Marcoux, contrebasse | Yanni Marcoux, batterie  
10 h 30 à 12 h : 1<sup>er</sup> service | 12 h 30 à 14 h : 2<sup>e</sup> service

## CULTURE &gt; CINÉMA

## VALÉRIAN, DE LA CASE À L'ÉCRAN



PHOTOS DARGAUD ET FILMS SEVILLE

Alors, ce *Valerian* de chair et de pixels, il passe la rampe? *Le Devoir* s'est prêtée à une critique croisée soumettant l'adaptation au jugement avisé de Manon Dumais et Fabien Deglise, la première pour son œil cinématographique, le second pour son expertise en littérature. Verdict!

## Extravagance spatiale pour épater la galerie

Luc Besson signe un *space opera* visuellement époustoufflant, mais peu substantiel

**VALÉRIAN ET LA CITÉ DES MILLE PLANÈTES** (v.f. DE VALERIAN AND THE CITY OF A THOUSAND PLANETS) ★★★1/2  
Science-fiction de Luc Besson. Avec Dane DeHaan, Cara Delevingne, Clive Owen, Sasha Luss, Ethan Hawke. France-États-Unis, 2017, 137 minutes.

MANON DUMAIS

Luc Besson rêvait depuis vingt ans de transposer au grand écran l'univers des bédésistes Christin et Mézières. Ayant jeté son dévolu sur l'album *L'ambassadeur des Ombres* (Dargaud, 1975), le réalisateur du *Cinquième élément* en a extirpé toute la substance socialiste et féministe pour n'en garder qu'un récit aux vagues accents écologiques sur fond de féroce colonisation, lequel n'est pas sans rappeler *Avatar*.

Il est difficile de ne pas penser au film de James Cameron lorsqu'on découvre l'existence idyllique de la princesse Lihon-Minaa (Sasha Luss) et les siens, gracieuses créatures opalescentes vivant en harmonie avec la nature sur leur planète qui sera bientôt détruite. Les clins d'œil aux canons de la science-fiction sont par ail-

leurs légion dans cet opulent *space opera*. À la défense de Besson, les aventures spatio-temporelles de Valerian et Laureline ont fortement influencé plusieurs cinéastes.

Avec la bénédiction de Christin et Mézières, ce dernier ayant imaginé vingt ans auparavant le splendide délire visuel du *Cinquième élément*, Besson, tel un enfant gâté, s'est approprié les péripéties spatiales de Valerian (Dane DeHaan, tantôt cabotin, tantôt sur le pilote automatique) et Laureline (Cara Delevingne, glaciale et agui-chante). Couple amoureux, égalitaire et solidaire sur papier, les deux aventuriers font ici figure de couple adolescent et chameilleur sur un vertigineux terrain de jeux évoquant davantage un tapageur jeu vidéo que la bédé d'origine.

De sommaire, le récit de *Valerian et la Cité des mille planètes*, où le tandem doit tout bonnement sauver le monde d'une mystérieuse menace, devient très tôt carrément secondaire au profit d'une enfilade de scènes rivalisant d'effets spectaculaires et d'un défilé de personnages hauts en couleur. Du belliqueux commandeur de Clive Owen au déjanté proxénète d'Ethan Hawke, que l'on

découvre dans une allée des plaisirs évoquant *Total Recall*, *Blade Runner* et *Who Framed Roger Rabbit* (si, si!), en passant par l'hilarant Bob le pirate d'Alain Chabat, chacun tire habilement profit du peu de temps d'écran lui étant alloué.

Et que dire de l'apparition de Rihanna dans le rôle de Bubble? De dieu grec séduisant Laureline dans la bédé, Bubble, créature gélatineuse polymorphe, s'incarne ici sous les multiples perruques et costumes d'une affriolante et flexible danseuse de cabaret dont aurait rêvé Bob Fosse.

Mémorable au demeurant, ce numéro cristallise à lui seul l'essence de *Valerian et la Cité des mille planètes*: peu importe ce qu'on y présente, l'important ce n'est pas de faire avancer le récit, mais d'épater la galerie. Et ça, Besson sait faire. Mieux encore, il sait s'entourer d'artisans doués pour donner vie à ses fantasmes les plus fous. Reposant sur une époustoufflante direction artistique, une formidable orgie d'effets spéciaux et une percutante explosion de couleurs, le tout donne lieu à une extravagante coquille vide gonflée à bloc.

*Le Devoir*

## Un Valerian vaguement dans les formes

L'adaptation du cinéaste français reste surtout à la surface naïve des choses

**VALÉRIAN ET LA CITÉ DES MILLE PLANÈTES** (v.f. DE VALERIAN AND THE CITY OF A THOUSAND PLANETS) ★★★

FABIEN DEGLISE

Des emprunts, un vague esprit, quelques formes, oui! Mais la comparaison du film *Valerian et la Cité des mille planètes* de Luc Besson avec l'album de bande dessinée *L'ambassadeur des Ombres* (Dargaud), tome VI de la série de science-fiction Valerian et Laureline, mise au monde en 1967 par Pierre Christin et Jean-Claude Mézières, auquel le film cherche à se coller, ne pourrait certainement pas aller plus loin.

De cette aventure singulière et politiquement chargée, tout comme de l'œuvre majeure du 9<sup>e</sup> art qu'elle nourrit en 23 volumes, le réalisateur du *Cinquième élément* et du *Grand Bleu* ne tire finalement qu'un récit d'action terriblement générique, aux effets spéciaux impressionnants, certes, mais un récit qui reste sur la surface naïve et prévisible des choses.

Oubliez donc la réflexion sur le droit à l'autodétermination des peuples, sur l'indépendance, sur l'insoumission, sur

l'illusion des instances internationales et sur le pacifisme portée par l'aventure dessinée. Sur grand écran, Valerian et Laureline deviennent surtout le prétexte à une énième mise en victime d'une gentille tribu d'oisifs en harmonie avec la nature par les méchants intérêts supérieurs de la guerre et des pouvoirs qu'ils protègent.

Leur résistance va passer par l'enlèvement d'un «commander» responsable de son propre malheur pour avoir sacrifié la beauté d'un monde dans son passé. Dans leur quête pour retrouver le bonhomme, les deux héros, agents spatio-temporels en mission permanente dans l'espace et le temps et cultivant une histoire d'amour, vont découvrir le pot aux roses. Dès les premières minutes du film, l'*Avatar* de James Cameron vient bien plus à l'esprit que la «planète sans nom» et le «peuple des ombres» du chapitre VI de la série de Mézières et Christin.

Bien sûr, il y a des clins d'œil sympathiques. La présence du trio de Shingouz, ces drôles d'espions informateurs, la collecte par Laureline d'une méduse géante sur le dos d'un Groubos pour «voir» où se trouve Valerian — scène su-

blime mettant en scène un Alain Chabat qui l'est tout autant —, le polymorphisme des Suffuss, incarné à l'écran par une Rihanna envoûtante, en font partie.

Mais le réalisateur marche surtout en grande liberté sur les territoires narratifs défrichés et circonscrits par le duo de bédésistes, dont on perd la critique sociale, la philosophie des Lumières, inhérente à l'œuvre, tout comme les déplacements dans le temps — une part pourtant importante de la série —, ou encore le féminisme fortement affiché par Laureline, héroïne à l'avant-garde dans sa version dessinée, et qui s'affirme de manière surtout caricaturale dans des fragments de dialogues entre elle et son compagnon de quête.

Il faut donc excuser beaucoup de libertés pour s'abandonner à cette transposition qui confirme que, pour exister au cinéma, une œuvre en bande dessinée doit surtout réussir à devenir autre chose. Et c'est cette dilution, cette perte de signal sur la table de bord de l'adaptation, que Luc Besson rend finalement la plus convaincante.

*Le Devoir*

**FESTIVAL Opéra DE QUÉBEC**

BMO

DIRECTION GÉNÉRALE ET ARTISTIQUE GRÉGOIRE LEGENDRE

**24 JUILLET AU 5 AOÛT 2017**

LOUIS RIEL / HARRY SOMERS  
DON GIOVANNI / MOZART / STUDIO D'OPÉRA  
GALA D'OPÉRA SOUS LES ÉTOILES  
ANTHONY ROTH COSTANZO ET LES VIOLONS DU ROY  
SHAKESPEARE À L'OPÉRA  
LA BRIGADE LYRIQUE  
MASCARADE À VENISE / OPÉRA JEUNESSE  
QUARTOM / ACTE III  
VIENNOISERIES MUSICALES

FESTIVALOPERAQUEBEC.COM  
BILLETECH.COM 1 877 643-8131

Québec Ville de Québec Québec Canada ici Québec

**LES FILMS DE MAVIE**

DU 3 AOÛT AU 3 SEPTEMBRE 2017

TROIS SÉANCES PAR JOUR | 27 JOURS | 47 FILMS  
DE CITIZEN KANE JUSQU'À FORCE MAJEURE

Info et billets  
theatreoutremont.ca  
514 495-9944, poste 1

THEATRE OUTREMONT  
Montréal

Desjardins Québec LE DEVOIR

## Bouffer du bourgeois

**MA LOUTE**

 ★★★  
Comédie de Bruno Dumont.  
Avec Fabrice Luchini, Juliette  
Binoche, Valeria Bruni Tedeschi,  
Brandon Lavieville.  
France-Allemagne, 2016,  
122 min.

**ANDRÉ LAVOIE**

La démarche de Bruno Dumont ressemble à celle d'un équilibriste, exigeante et périlleuse. Chez lui, une enquête policière (*L'humanité*), un road movie (*Twenty-nine Palms*), ou un drame de guerre (*Flandres*) en possèdent les allures, mais c'est pour mieux se moquer des codes qui les régissent, attiré par les personnages opaques, souvent monosyllabiques.

Qui aurait dit qu'il céderait un jour aux sirènes de la comédie? Avant l'apparition surprise de *P'tit Quinquin* en 2014, une fantaisie policière d'abord destinée à la télévision, personne n'aurait cru cela possible. *Ma Loute* prouve qu'il y a pris goût, sans renier son approche, dont une propension pour les acteurs non professionnels, et ses origines, celles du nord de la France.

Alors qu'il a longtemps refusé toute filiation cinématographique, on ne les compte plus dans ce portrait d'une France à la fois provinciale et bourgeoise en 1910, fable aussi pittoresque que picaresque sur la lutte des classes où s'affrontent des personnages de bande dessinée, où s'accumulent les situations grotesques, allant jusqu'au cannibalisme. Des pitreries dignes des Monty Python se superposent à celles, plus cérébrales, d'un Alain Resnais au milieu d'une élégance comparable aux meilleurs films à costumes du cinéma anglais.

Il n'en faut pas beaucoup pour étonner cette bande de

bourgeois qui débarquent dans les environs avec larges chapeaux et bagages, traînant aussi leur lot de préjugés sur les habitants du coin. Dans leur maison d'inspiration égyptienne, André (Fabrice Luchini, cabotin à l'extrême) et Aude (Valeria Bruni Tedeschi, parfois irritante) Van Peteghem ne cessent de s'extasier, tout comme leurs deux filles, et leur nièce Billie (Raph), précédant de peu l'arrivée de sa mère (Juliette Binoche, dans un numéro digne de Sabine Azéma), encore plus exaltée.

Leurs rapports avec la famille Brufort, des paysans cueilleurs de moules, se compliquent alors que les disparitions d'estivants s'accumulent — le mystère est vite expédié — et que l'ainé Brufort, que tous surnomment «Ma Loute» (Brandon Lavieville), en pince pour la nièce bourgeoise, une fille qui aime se déguiser en garçon. Ou l'inverse?

Ajoutez à cela un inspecteur de police loin de son poids santé et dont l'accent nécessiterait quelques sous-titres, son jeune collègue sorti de l'imagination de Hergé, de vieilles histoires de famille teintées d'inceste, et vous avez là un récit décousu farci d'étonnantes digressions, dont certaines entre ciel et terre. Ce foisonnement étonne souvent, agace parfois, rehaussé par le jeu jamais naturaliste de stars lâchées lousse et d'apprentis comédiens qui, comme toujours chez Dumont, semblent toujours un peu paralysés devant la caméra.

Une fois encore, si Bruno Dumont affiche un certain sourire, c'est à sa manière, et surtout à ses conditions. Dans *Ma Loute*, elles ne risquent pas de faire l'unanimité. Ce qui ne manquera pas de le réjouir.

 Collaborateur  
Le Devoir

 Juliette  
Binoche

## Mardi, c'est donc la Belgique, ou les Balkans

**LE ROI DES BELGES**

 ★★★1/2  
Comédie dramatique de Peter  
Brosens et Jessica Woodworth.  
Avec Peter Van den Begin, Lucie  
Debay, Titus De Voogdt, Bruno  
Georis. Belgique, 2016, 94 min.

**ANDRÉ LAVOIE**

Les lecteurs de *Gala* et de *Paris Match* ne trouveront rien d'amusant au nouveau film de Peter Brosens et Jessica Woodworth, *Le roi des Belges*, habitués à se gaver des scandales et des extravagances des têtes couronnées. Ce tandem de cinéastes belges (*La cinquième saison*, *Altiplano*) préfère jouer la carte de la subtile ironie, et jongler avec les subterfuges du documenteur, pour esquisser un portrait à la fois tendre et mordant d'un monarque qui, croyez-le ou non, s'ennuie.

Nicolas III (Peter Van den Begin, une dégaine à la Jacques Tati) débarque à Istanbul pour solidifier une possible alliance entre la Turquie et l'Union européenne, mais sur les rives du Bosphore, il apprend une terrible nouvelle: la Wallonie a déclaré son indépendance, la Belgique vient d'éclater, la couronne du roi vacille. Autour de lui s'agit une petite équipe composée de Ludovic (Bruno Georis), un directeur du protocole imperturbable, Louise (Lucie Debay), une responsable des communications sur le point d'implorer, et Carlos (Titus De Voogdt), un valet aux convictions monarchiques à géométrie variable. À ces remous politiques s'ajoutent des perturbations météorologiques, car une tempête solaire cloue tous les avions au sol.

Toute cette agitation est minutieusement scrutée par un documentariste anglais, Duncan (Pieter van der Houwen), engagé pour réaliser un portrait flatter d'un souverain qui sourit bien peu. C'est lui qui propose au roi

de s'embarquer, contre l'avis de la sécurité turque et de ses collaborateurs zélés, dans une véritable odyssée en autobus, en voiture, en tracteur, et en ambulance à travers les Balkans pour rejoindre le pays fracturé. Le parcours ressemble parfois à un chemin de croix, mais surtout à une épiphanie pour celui qui découvre qu'une vie existe en dehors du protocole et des cérémonies télévisées. Et que penser par soi-même comporte des risques, mais aussi un grand sentiment de liberté, voire d'ivresse.

La mécanique du documenteur, celle qui repose sur un réalisme à la fois dépouillé et soigné, se présente ici sous des dehors séduisants, ne serait-ce que par la diversité des pays visités (ne vous méprenez pas: la Bulgarie fut le théâtre de toute la portion située dans les Balkans), et surtout celle des péripéties... dont un concours de yogourts. Dans un savant crescendo où s'alignent des rencontres accidentelles (comme avec un ancien tireur d'élite serbe!) et de mauvais virages, l'un étant provoqué par une tortue, s'accompagne l'évolution d'un homme de moins en moins en quête de pouvoir, si ce n'est sur sa propre existence.

Cette sortie hors du bocal, alignant une foule de situations absurdes, ne souligne jamais à gros traits l'in vraisemblance de l'aventure. *Le roi des Belges* témoigne surtout de l'incongruité de la monarchie dans un monde dominé par tant de forces obscures, accablé aussi par la bêtise de la guerre, autant de vicissitudes devant lesquelles rois et reines n'ont plus beaucoup d'autorité. Or, le peuple belge, qu'il soit flamand ou wallon, a depuis longtemps choisi ses armes: le rire et l'autodérision. Ce film possède tout cela, et en abondance.

 Collaborateur  
Le Devoir

## Les Levine, l'homme de plastique

L'œuvre avant-gardiste du créateur est à l'honneur à Kingston

 NICOLAS MAVRIKAKIS  
à Kingston

L'a-t-on oublié? Il fut une star du milieu de l'art à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Les Levine, artiste né à Dublin en 1935, qui vint s'installer à Toronto en 1957 avant d'aller s'établir définitivement à New York en 1964, fut célébré par plusieurs critiques comme le digne héritier médiatique et artistique d'Andy Warhol! Rien de moins.

Mais qu'est-ce qui a donc valu une telle réputation à ce créateur? En entrevue à CBC en 1964, il ne souhaitait pas vraiment défendre le statut artistique de ses réalisations... «Qu'est-ce que l'art?» répond-il à l'intervieweuse Merle Shain. Attrapée au Agnes Etherington Art Centre, cette petite expo montée par le musée d'art contemporain Oakville Galleries — lieu où elle fut présentée en début d'année — permet de revenir sur les débuts fracassants de la carrière de cet artiste et sur une époque proche de la nôtre sur bien des points.

**Une marchandise comme les autres?**

Au début des années 1960, Les Levine commença à développer un art avant-gardiste tout à fait dans la lignée du Pop Art et de Marcel Duchamp. Dès 1962, il invente le concept d'un art jetable, fait d'un matériau moderne, le styrène extensible. Il en fait des moules d'objets (des bouteilles, des bols à fruits...) ou de simples formes abstraites. Ces jetables font indéniablement penser à ces contenants de styromousse dont on se débarrasse si rapidement après avoir consommé ce qu'ils recelaient.

Cette référence aux objets jetables poura sembler étonnante, mais rappelons que Duchamp lui-même, le père et le pape de l'art conceptuel, avait mis au rebut (au rébus?) plusieurs de ses ready-mades, objets insignifiants, œuvres qui devaient montrer la fin de l'art, ou tout au moins d'une vision sacrilège de l'art.

Les œuvres jetables de Levine pouvaient quant à elles être assemblées et réassemblées selon le caprice du moment par l'acheteur, ou tout simplement balancées à la poubelle quand le consommateur s'en lassait. Une sorte de mise en abîme d'un système de consommation capitaliste, de l'art comme commerce, mais aussi une forme de constat un peu triste sur un milieu de l'art


 Vue sur l'exposition *Transmedia* au Agnes Etherington Art Centre

PAUL LITHELAND

qui carbuierait de plus en plus au vedettariat éphémère. Levine lui-même devant être celui qui allait remplacer Warhol...

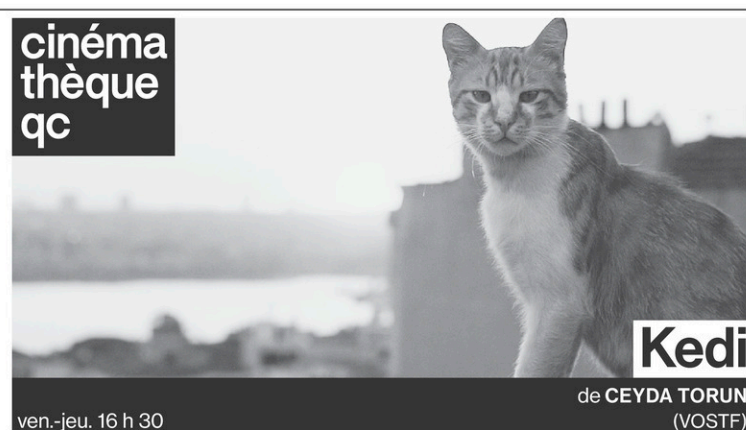
Bien avant que soit lancé Pharmacy, établissement branché de Damien Hirst à Londres, et un peu avant le restaurant communautaire Food (1971-1974) à New York de Gordon Matta-Clark (ami de Levine), Les Levine avait ouvert un restaurant. De mars à septembre 1969, au coin de la 19<sup>e</sup> Rue et de Park Avenue South à New York, trônait le Levine's Restaurant. Le menu précisait que l'on pouvait y retrouver de la cuisine irlandaise-juive-canadienne.

L'artiste prétendait qu'il était en fait le seul restaurant canadien à New York. Quelqu'un osa-t-il prétendre le contraire? Mais était-ce un slogan vendeur? Peut-être pas, car l'établissement ferma après quelques mois d'activités. Ce resto se voulait plus qu'un endroit où aller manger, il était une sorte d'«autobiographical culinary environment» où on pouvait retrouver des liens avec les diverses origines culturelles de l'artiste et même avec les plats de sa mère, dont les «Her Son's Favorites»... Amusant slogan qui nous rappelle comment il y aurait bien des choses à écrire sur les rapports entre les artistes modernes pourfendeurs des valeurs anciennes et leurs chères petites mamans, et ce, de Warhol à Kerouac en passant par Levine...

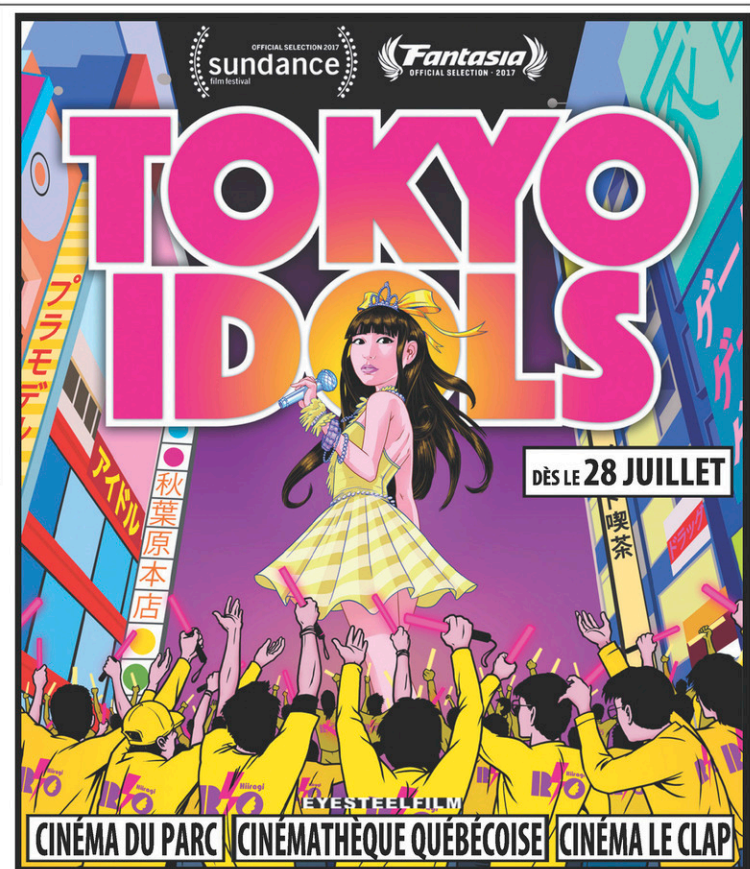
trouvant son inspiration dans sa seule imagination.

Un grand regret: pourquoi cette exposition — et la recherche qu'elle incarne — n'est-elle pas accompagnée d'un catalogue? Cela est d'autant plus triste que la commissaire, Sarah Robayo Sheridan, a fait un travail de recherche documentaire très sérieux. Une preuve de cela: le visiteur pourra consulter dans l'exposition toute une série de critiques et de communiqués de presse sur une tablette à écran tactile. L'art de l'exposition serait-il lui aussi devenu éphémère et jetable?

 Collaborateur  
Le Devoir

**TRANSMEDIA**  
De Les Levine. Commissaire:  
Sarah Robayo Sheridan. Au  
Agnes Etherington Art Centre de  
l'Université Queen's à Kingston.  
Jusqu'au 6 août.

 Kedi  
de CEYDA TORUN  
(VOSTF)  
ven.-jeu. 16 h 30

 Le Roi des Belges  
de PETER BROSENS et JESSICA WOODWORTH  
(VOSTF)  
ven.-jeu. 18 h 10

 Ma Loute  
de BRUNO DUMONT  
ven.-jeu. 20 h  
335, boul. de Maisonneuve Est @ berr-ugam  
514 842-9768  
cinemathequeqc  
cinematheque.quebecoise  
cinematheque.qc.ca

 TOKYO IDOLS  
DÈS LE 28 JUILLET  
CINÉMA DU PARC | CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE | CINÉMA LE CLAP

 LE ROI DES BELGES  
DÈS LE 21 JUILLET  
UN FILM DE PETER BROSENS & JESSICA WOODWORTH  
CINÉMATHEQUE QC | CINÉMA BEAUBIEN | CINÉMA TAPIS ROUGE | CINÉMA LE CLAP

## LIVRES



L'écrivain nous laisse entrevoir une Chine faite de tabous cultivés par de fortes pressions sociales.

FRED DUFOUR AGENCE FRANCE-PRESSE

## FICTION CHINOISE

## Délinquants à la lisière de l'ordre établi

En deux *novellas*, Xu Zechen plonge au cœur d'une Chine complexe

YANNICK MARCOUX

En 2011, le *People's Literature* — premier magazine littéraire de la Chine communiste — a fait entrer Xu Zechen, auteur de trois romans et d'un recueil de nouvelles, dans sa liste des vingt écrivains chinois les plus prometteurs de notre temps. Son premier roman traduit en français, *Pékin pirate*, peignait une Chine de marginaux, faite de prostitution, de misère et de corruption. Avec ses *novellas* *Le faussaire* et *La muette*, Zechen replonge dans cet univers peuplé de personnages déracinés, venus chercher l'espoir de réussir dans la capitale.

Le narrateur du *Faussaire* est un jeune romancier qui rencontre, à l'occasion d'un récital de poésie, Bian HongQi, poète et faussaire au caractère bouillant, venu à Pékin par ambition. Leur amitié naissante mène à une colocation, qui nous plonge au cœur des tira-

lements tragicomiques du poète, emmêlés à ses pratiques illicites et deux histoires de cœur: l'une pour une fougueuse Pékinoise et l'autre pour sa femme, mature et patiente, restée dans sa ville d'origine.

Incapable de quitter Pékin pour retrouver sa femme, mais trop lâche pour divorcer, il erre entre la capitale et sa ville natale, laissant la situation s'envenimer jusqu'à ce qu'il soit arrêté et placé en détention pour sa pratique de faussaire. Pantin de son sort jusqu'au dénouement, son salut dépend de la bonne volonté des gens qui l'entourent.

Dans *La muette*, un jeune libraire, Wang Yiding, est convoqué au commissariat où la police le force à prendre en charge XiXia, une jeune muette dont la provenance est aussi mystérieuse que les raisons qui l'ont menée à Yiding. Cette présence imposée devient source de problèmes pour le libraire. Il tente à plusieurs reprises de

s'en débarrasser, en vain, étant plutôt aux prises avec un sentiment amoureux naissant qui va le mener sur des chemins inexplorés. «*Si XiXia réussit à parler, vous formerez un parfait petit couple*», lui dit son oncle, comme pour rappeler le poids du regard des autres sur la vie des Chinois.

L'attrait principal des *novellas* de Zechen réside dans ses personnages qui, tiraillés et vulnérables, portent vertus et lâchetés. L'auteur se garde pourtant de les sanctionner et nous laisse plutôt entrevoir une Chine complexe, faite de tabous cultivés par de fortes pressions sociales. Dans ce pays surpeuplé, chacun cherche à se distinguer tout en cheminant dans les limites de l'ordre établi: «*On est tellement serrés qu'on n'arrive pas à se frayer un chemin. Et pourtant, il faut avancer quand même. Quoi faire d'autre?*»

Appuyé par un style sobre mais percutant, l'auteur tisse

ses intrigues avec ironie, soulignant les contradictions du cadre social. Son univers nous offre ainsi le plaisir d'une rencontre avec l'altérité pékinoise, tout en éclairant un malaise aussi ressenti dans notre société: l'inquiétante étrangeté de l'inconnu. Avec ses descriptions d'êtres stigmatisés par la masse, Zechen nous rappelle que la paix est souvent plus facile à atteindre lorsqu'on rentre dans le rang: «*Nous qui sommes des gens simples, nous devons nous montrer responsables et éviter les conduites excentriques*», écrit-il.

Collaborateur  
Le Devoir

**LE FAUSSAIRE**  
SUIVI DE LA MUETTE  
★★★★1/2  
Xu Zechen  
Traduit du chinois par  
Hervé Denès  
Philippe Rey  
Paris, 2017, 224 pages

## FICTION FRANÇAISE

## D'amour et de lumière

Jean-Christophe Rufin livre un conte moral fait d'élégance et de sagesse

FABIEN DEGLISE

Il y a beaucoup de vrai dans le faux mis en roman par Jean-Christophe Rufin dans *Le tour du monde du roi Zibeline*, conte moral et philosophique aux accents de ceux déposés au patrimoine mondial par les Voltaire, Rousseau ou Diderot à une autre époque, et qui s'inspire du destin singulier de Maurice Auguste Beniowski, aventurier et aristocrate, célèbre dans les pays d'Europe centrale. Né en 1746, l'homme a été formé aux Lettres par un précepteur français et aux armes par un père militaire. Il a connu l'exil en Sibérie, il a sillonné les mers du globe, arpente la Chine, le Japon, le Brésil avant de finir sa vie roi de Madagascar. Il vivra également une histoire d'amour intense avec la fille d'un gouverneur qui va l'aider à s'enfuir lors de son emprisonnement en Russie.

Amour et Lumières, voilà ce que retient de cette vie hors du commun l'auteur de *L'Abyssin* et de *Check-point* dans ce récit à deux voix, celle d'Auguste et celle d'Aphanasie, qui remonte le fil d'une existence unique en lui donnant la tonalité de ces récits orientaux pouvant tenir éveillé mille et une nuits.

Tout commence par une rencontre imaginée par l'auteur entre Beniowski, baron de son état, issu la noblesse hongroise et polonaise, sa compagne et Benjamin Franklin, père fondateur des États-Unis, à qui le roi Zibeline vient demander de l'aide pour repousser les Français de son territoire baignant dans l'Océan indien. On est à Philadelphie en 1784. L'illustre chef d'Etat est fatigué par sa propre existence et par les nombreux fâcheux qui frappent à sa porte. Le charisme d'Auguste, qui se dit roi, l'intrigue. Le parfum et la beauté d'Aphanasie le séduisent. Les deux invités débar-

quant à l'improvisiste chez lui vont commencer par lui raconter leur vie.

Le style de Jean-Christophe Rufin épouse les contours de celui des grands classiques de la littérature pour construire ce fabuleux récit d'aventure, dans l'espace et dans le temps, cette fable qui fait du voyage, des rencontres et des aléas qu'il induit, ce terrain propice pour raconter les caractères, ébranler les certitudes, mais qui vient surtout nourrir ces questionnements sur l'être et la place qu'il occupe dans l'univers.

Sans l'ombre d'un doute, Auguste est un voltairien, rêvant de science et de progrès. Aphanasie est une féministe avant l'heure, lectrice de Diderot et de son *Supplément au voyage de Bougainville*. Leur double perspective sur une même trajectoire donne ce dynamisme au récit. L'inclinaison respective de leur regard balise également une réflexion forte sur la violence des hommes — et des femmes, aussi —, sur le libre arbitre, sur l'égalité, sur l'autodétermination des peuples, des thèmes chers et sans doute fondateurs de l'œuvre de Rufin, qui manie habilement l'art de mettre la philosophie au diapason du romanesque. Chose qu'il fait remarquablement encore ici, dans ce roman qui propulse dans la grande histoire en passant par la petite, qui convoque autant le souvenir d'un Jules Verne que d'un Alexandre Dumas, et qui surtout confirme l'idée que l'existence humaine, peu importe l'endroit et l'époque, est bel et bien une grande aventure.

Le Devoir

## LE TOUR DU MONDE DU ROI ZIBELINE

★★★★  
Jean-Christophe Rufin  
Gallimard  
Paris, 2017, 370 pages

## RIRE

SUITE DE LA PAGE E 1

Le plaidoyer, servi dans une langue outrancièrement châtiée, loge là où l'improbable se transforme en éclats de rire. Le cliché décrierait sans doute le roman comme un ovni littéraire. Disons plus simplement que ce genre de point de vue décalé et affectueux sur la *pop culture* ne pullule pas dans nos librairies. Et qu'on rit rarement autant avec un livre québécois sous les yeux.

«*Il y a une partie de moi qui voulait faire de la littérature divertissante pour intellos, explique l'auteur, qui enseigne aussi au collégial. Il y a une autre partie de moi qui avait en tête ses étudiants. Ça arrive tellement souvent que je leur fasse lire des textes et qu'ils trouvent ça plate. Leur critique*

*instantanée, c'est souvent que c'est trop long et qu'il n'y a pas assez d'action. J'ai décidé d'y aller all in, d'essayer de faire un roman drôle et dans lequel il y aurait tellement d'action que personne ne pourrait se plaindre que c'est plate.*»

Bien qu'il affirme ne jamais s'être assis devant l'ordinateur avec l'intention d'écrire drôle, Mathieu Poulin parle d'un équilibre difficile à trouver entre l'hilarité et une nécessaire densité dramatique, sans laquelle le rire ne peut réellement s'incarner.

«*Le problème, en général, c'est le dosage, ajoute Georges Desmeules, lui aussi romancier à ses heures (Le projet Syracuse, L'instant même, Prophète de hasard, Lévesque éditeur). C'est extrêmement subtil. T'en mets trop et tout s'effondre. T'en mets pas assez et les gens ne comprennent pas. L'humour, c'est une figure rhé-*

*rique extrêmement complexe. C'est un jeu formel très raffiné, comme la poésie.*» Un jeu formel, oui, mais qui, contrairement à la poésie, doit générer une réaction physique immédiate pour que son efficacité se confirme.

## L'assurance de faire rire

Autre hypothèse: se pourrait-il que la littérature québécoise, encore très jeune et largement marginalisée dans le discours public, préfère ne pas s'aventurer sur le terrain du rire, de peur que son aura de sérieux rudement acquise s'envole sous les blagues?

«*Peut-être que c'est un problème social, suggère Georges Desmeules. C'est encore dur collectivement d'assumer notre littérature. Il faut constamment la défendre. Même au cégep, on la discredite d'une certaine manière en présentant d'abord aux étudiants la littérature française.*»

Le prof se réjouit de voir une nouvelle génération d'auteurs s'autoriser une salutaire distance par rapport à la solennité de l'aventure littéraire. Les Nicolas Dickner, William S. Messier et Alain Farah usent à profusion d'ironie et d'autodérision, et envisagent plus généralement la littérature comme un jeu, signe d'une littérature assumant sa légitimité comme donnée d'emblée.

«*Pour faire de l'humour, il faut être sûr de soi, conclut monsieur Desmeules. Tu peux bien sûr faire de l'humour dans une situation catastrophique, mais en général, ça prend une dose de self-control. Peut-être que la littérature québécoise n'a pas encore assez pleinement conscience de son autonomie pour se permettre ça.*»

Collaborateur  
Le Devoir

JOEL SAGET AGENCE FRANCE-PRESSE

Jean-Christophe Rufin manie habilement l'art de mettre la philosophie au diapason du romanesque.

**CIRCUIT DES arts**  
MEMPHREMAGOG

SODEC Québec

**Du 22 au 30 juillet 2017**  
Exposition collective du 19 au 30 juillet

Au Centre d'arts visuels de Magog  
61 rue Merry Nord, Magog

[www.circuitdesarts.com](http://www.circuitdesarts.com)

**22<sup>e</sup>**

**SYMPOSIUM DE SAINTE-ROSE**

**Du 27 au 30 juillet**

Jeudi et vendredi : 11 h à 20 h  
Samedi : 10 h à 20 h  
Dimanche : 10 h à 17 h

[www.roseart.ca](http://www.roseart.ca)

**90 artistes à l'œuvre dans le Vieux Ste-Rose**

Georges-Aimé Tétreault  
Sandra Grégoire

216, boul. Ste-Rose (en face de l'église Ste-Rose) Laval, Québec • 450 625-7925 • [corp@roseart.ca](mailto:corp@roseart.ca)

**LAVAL**

## LIVRES

FICTION AMÉRICAINE

## La comédie humaine bien informée de Jay McInerney

Les jours enfuis raconte le crépuscule d'une certaine bourgeoisie new-yorkaise

CHRISTIAN DESMEULES

Troisième et dernier volet de la saga new-yorkaise que Jay McInerney consacre à un couple d'intellectuels new-yorkais, Russell et Corrine Calloway, après *Trente ans et des poussières* et *La belle vie*, *Les jours enfuis* nous plonge une fois encore en plein cœur de la Grosse Pomme.

Tandis que le premier se déroulait en périphérie du monde de la finance des années 1980, le second se déployait dans l'onde de choc qui a suivi le 11-Septembre. *Les jours enfuis* s'amorce quant à lui en 2007 alors que le couple fétiche de McInerney est à présent à l'aube de la cinquantaine, parents de jumeaux de onze ans.

« Les couples les plus solides, comme les bateaux les plus résistants, sont ceux qui savent esuyer les tempêtes. Ils prennent l'eau, tangent, donnent de la bande et sont proches de couler, puis ils se redressent et refont cap vers l'horizon. Après tout, n'est-ce pas pour le meilleur et pour le pire que l'on se marie ? »

Peu de temps après être devenu éditeur, Russell avait publié le premier livre de son meilleur ami, Jeff, un recueil de nouvelles. Puis, après la mort de Jeff, un roman posthume qui racontait une histoire de triangle amoureux où deux des personnages principaux étaient inspirés de Russell et sa femme. Mort en 1988 au plus fort de l'épidémie du sida, *Jeunesse et beauté* prend aujourd'hui des airs de roman culte dont les ventes — au bénéfice de Russell, qui en a racheté les droits — se mettent à exploser.

Pur parmi les purs, Russell continuait à voir « en Manhattan la Mecque de la littérature américaine, et en lui-même un serviteur, voire un prêtre, du Verbe écrit. » Aujourd'hui à la tête de sa propre maison d'édition, avec tous les risques que cela comporte.

De son côté, Corinne, sa femme, directrice générale de l'association humanitaire Nourrir New York, avait eu cinq ans plus tôt une brève liaison avec un riche homme d'affaires rencontré dans une soupe populaire de Ground Zero. Le retour de cet homme, qui n'a jamais réussi à l'oublier, viendra ébranler leur existence conjugale ronronnante et la mettre en péril.

Locataire avec sa femme d'un « loft à l'américaine » dans Greenwich Village, alors que tous



PATRICE NORMAND L'OLIVIER

L'écrivain de 62 ans, ancien membre du fameux « Brat Pack » des années 1980, scrute avec une grande sensibilité l'énigme du lien conjugal.

leurs amis étaient devenus propriétaires, Russell s'accrochait à son image d'habitant bohème du cœur historique de la ville. L'éditeur fait partie de ces gens qui pensent que vivre ailleurs qu'à New York n'a aucun sens. « Russell, surtout après deux ou trois verres, aimait à répartir l'humanité en deux camps adverses : l'Art et l'Amour, contre le Pouvoir et l'Argent. »

Des débuts de la campagne d'Obama jusqu'à ses premiers soubresauts de la crise des subprimes, Jay McInerney nous plonge ainsi jusqu'au cou dans le monde de l'édition à Manhattan, mais il trace aussi dans *Les jours enfuis* le crépuscule d'une certaine bourgeoisie new-yorkaise. Observateur privilégié à l'évidence, McInerney nous livre ici une « comédie humaine » (façon Balzac) particulièrement fine et bien informée.

Mais surtout, l'écrivain de 62 ans, ancien membre du fameux « Brat Pack » des années 1980 — qui comptait aussi, entre autres, l'écrivain Bret Easton Ellis —, scrute avec une grande sensibilité l'énigme du lien conjugal. Ses beautés et ses richesses uniques, ses langueurs et ses fissures. Il y met à nu le pouvoir empoisonné de l'argent, l'un des ciments du couple, mais qui confère aussi à New York une dimension vénale et superficielle — surtout où se pose le regard, on a ainsi l'impression que chaque chose a un prix, qui suffit à lui seul à la résumer.

New York, surtout, s'anime comme nulle autre à travers le regard de l'auteur de *Journal d'un oiseau de nuit* (*Bright Lights, Big City*, son premier roman paru en 1984), à la manière

d'un personnage à part entière. La New York littéraire et artistique, celle qui vibre encore, même imperceptiblement, dans l'esprit d'une poignée d'idéalistes, de romantiques et d'oiseaux de nuit nostalgiques.

Une satire douce-amère.

Collaborateur  
Le Devoir

LES JOURS ENFUIS

★★★★

Jay McInerney  
Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Marc Amfreville  
L'Olivier  
Paris, 2017, 496 pages

DANS L'OMBRE DES FILMS

## Le tourbillon de l'écrit

LOUIS  
HAMELIN

Durant tout l'été, *Le Devoir* vous invite à redécouvrir des œuvres littéraires condamnées à vivre dans l'ombre de leur adaptation à l'écran. Sixième chapitre d'une série de douze : *Jules et Jim* de... Henri-Pierre Roché.

En avril dernier, un sous-titre du supplément littéraire du *Devoir* faisait du roman *Berlin secret*, de l'écrivain allemand Franz Hessel (alias Jules), le « livre à l'origine du film *Jules et Jim* ». C'était une erreur. Le chef-d'œuvre de François Truffaut doit bien entendu son existence au roman de Henri-Pierre Roché publié sous le même titre chez Gallimard en 1953. Mais la postérité littéraire du célèbre triangle amoureux franco-allemand ne s'arrête pas là. En 1994 paraissait *Le tourbillon de la vie*, une enquête historique du professeur Manfred Flügge sur « la véritable histoire de Jules et Jim ».

Sans compter le journal intime tenu par Roché lui-même pendant près d'un demi-siècle : 346 carnets, qui donnèrent, lorsque Truffaut les récupéra et les fit dactylographier, de quoi remplir quarante classeurs ! Si jamais ces derniers finissent par trouver eux aussi le chemin de la publication, on peut parier que la sensibilité de nos contemporains n'y verra pas la même matière à scandale que la série de secrétaires-dactylos embauchées par Truffaut, qui démissionnaient l'une après l'autre, choquées. « Il n'y avait, raconte Flügge, que très peu de renseignements sur les personnalités que Roché avait fréquentées, mais en revanche [...] dans un jargon qui lui était particulier où se mêlaient des bribes d'anglais, des abrévia-

tions et des sigles étranges, ses innombrables aventures et ses pratiques amoureuses étaient minutieusement décrites. »

Abréviations, sigles étranges... On pense aux carnets de Hugo, autre méticuleux comptable d'une surenchère de conquêtes. Mais Roché n'était pas Hugo, ni même Casanova. Collectionneur d'art et pas seulement de femmes, « à la fois grand enfant et esprit bohème », le Roché diariste se révèle, tous jours selon Flügge : « faible de caractère, il n'a pas de personnalité, pas d'idées, pas de repères dans la pensée ni dans l'écriture. D'ailleurs, il n'a qu'une culture très superficielle. [...] [On se trouve devant] toute une vie décrite en fonction du SEXE [sic]. »

Cet homme dispersé qui nourrit des ambitions littéraires devra attendre l'âge vénérable de 74 ans pour voir paraître ce premier roman, inspiré de son histoire avec Hessel et la journaliste de mode Helen Grund. Profitable crépuscule de la libido : « Il ne peut écrire un roman que lorsque tout n'est plus que souvenir, lorsque toute aventure à tenter ou toute proie à chasser a disparu de son horizon... »

Des amours franco-allemands

Commencé en 1942, le roman, à la fin de la guerre, est achevé. Il atterrit chez Gallimard en 1946, recueille les avis favorables de Gaston et de Jean Paulhan, mais devra encore attendre sept longues années pour voir le jour. Peut-être la période n'était-elle pas idéale pour faire la promotion d'une histoire d'amitié et d'amour franco-allemande ? On aurait tort de négliger la dimension européenne de cet ouvrage rédigé par un esthète cosmopolite. « Vous êtes de bons Européens », lance Jules aux deux autres dans le livre de Roché. « Vous n'êtes

nationalistes qu'à l'intérieur de votre amour. »

Son « livre européen » ; ainsi l'auteur désigne-t-il le projet dans ses carnets. Une idylle géopolitique, *Jules et Jim* ? Peut-être, mais l'essentiel est annoncé dès le titre : « Le roman s'appelle Jules et Jim, note-t-il un autre jour en guise de rappel à lui-même adressé, c'est l'histoire d'une amitié qu'une situation amoureuse extrêmement compliquée n'a pas brisée. »

Le roman est écrit dans un style simple et concis, baigné d'humour. L'échantillon suivant en donne une idée : « Jim avait une camarade, dans un de ces cafés, une jolie petite femme désinvolte, qui tenait le coup aux Halles mieux que les poètes, jusqu'à six heures du matin. Elle distribuait, de haut, ses faveurs brèves. Elle conservait, à travers tout, une liberté hors la loi et un esprit rapide qui frappait juste. Ils eurent des sorties à trois. Elle déconcertait Jules, qu'elle trouvait gentil, mais balot. Il la jugeait remarquable, mais terrible. Elle amena pour Jules une amie bonasse, mais Jules la trouva bonasse. »

Deux ans après la sortie, dans l'indifférence, de ce coup d'envoi d'un septuagénaire, le jeune Truffaut en déniché un exemplaire dans les caisses d'un bouquiniste du Palais-Royal. C'est le coup de foudre. Il songe déjà à Jeanne Moreau pour le rôle de Kathe, la journaliste berlinoise qui, dégermanisée par ses bons soins, deviendra Catherine au grand écran. D'une certaine manière, *Jules et Jim* est l'hommage d'un « homme qui aimait les femmes » à un autre.

Une écriture cinématographique

On ne saurait imaginer adaptation plus fidèle, au-delà même du contenu de l'histoire, jusque dans la tech-

nique narrative adoptée. Comme si, bien avant l'apparition de ce cliché éculé de la littérature contemporaine, le « roman-à-l'écriture-cinématographique », la vision très littéraire qu'avait Truffaut du cinéma se dévoilait dans ce film. Flügge : « Le film renvoie au roman et ne vit presque que de lui, de son rythme, de son élan. La voix du narrateur cite des passages entiers du texte de Roché... »

Ce qui est le plus frappant quand on revoit ce film aujourd'hui, c'est la sorte d'innocence bon enfant dans laquelle baigne le tout, du ton des dialogues au récit des péripéties amoureuses et des trahisons successives en passant par l'ensorcelante simplicité de comptine de la chanson principale chantée par Jeanne Moreau. Loin de la vraie vie où les situations tordues font le plus souvent des victimes, quand elles ne marquent pas les enfants des couples au fer rose, dans le roman de Roché la chair est inoffensive et l'idylle recouvre de son aile transparente et paradisiaque jusqu'aux coucheries en série. « [...] les avortements sont fréquents, signale Flügge, mais le journal de Roché reste allusif sur cet aspect de la vie libérée. »

Quant à la fin en principe tragique, ce saut fatal en voiture dans la Seine, elle ressemble à une bonne blague. C'est un jeu, on n'y croit pas une seconde. « Est-ce que je peux inventer une fin alors que tout le reste est si proche de la vérité ? » se demandait Henri-Pierre Roché au moment de conclure. Merci de nous épargner la scène de rupture du vrai bouillon de la vie.

JULES ET JIM  
Henri-Pierre Roché  
Gallimard  
Paris, 1953, 246 pages

LE TOURBILLON DE LA VIE  
Manfred Flügge  
Traduit de l'allemand par Nicole Bary Albin-Michel  
Paris, 1994, 347 pages

La Fondation Arte Musica présente

# SALLE BOURGIE

17-18

COMPLÈTEMENT PIANO  
Une série de 11 récitals

**LOUISE BESETTE**  
MARDI 17 OCTOBRE, 19h30  
Viva Espana !  
Œuvres de J. EVANGELISTA, GRANADOS, LECUONA et MOMPOU  
Louise Besette célèbre la fête nationale de l'Espagne par un programme inspiré de la péninsule ibérique, véritable voyage au pays de Cervantes.

**ALEXANDRE THARAUD**  
MARDI 20 FÉVRIER, 19h30  
D. SCARLATTI Sept Sonates  
RACHMANINOV Cinq Morceaux de fantaisie  
MAHLER Adagietto de la Symphonie n° 5  
RAVEL Mirrors  
Alexandre Tharaud retrouve le fidèle public de la salle Bourgie le temps d'un récital couvrant 250 ans de musique.

**DAVID FRAY**  
MERCREDI 7 MARS, 19h30  
MOZART Fantaisie, K. 475  
Sonate en do mineur, K. 457  
Rondo en la mineur, K. 511  
SCHUBERT Sonate en la majeur, D. 959  
Retrouvez toute l'intensité du jeu de David Fray dans ce programme jumelant Mozart et Schubert.

**BENEDETTO LUPO**  
JEUDI 22 MARS, 19h30  
DEBUSSY Images inédites  
Images, Livres I et II  
Estampes  
Masques  
D'un cahier d'esquisses  
L'Isle Joyeuse  
Quel bonheur de pouvoir écouter ce grand pianiste italien dans quelques-uns des chefs-d'œuvre de Debussy.  
Concert présenté dans le cadre des Journées Debussy.

**KATIA & MARIELLE LABÈQUE**  
VENDREDI 25 MAI, 19h30  
STRAVINSKI Le Sacre du printemps  
DEBUSSY Six Épigraphe antiques  
Philip GLASS Four Movements for Two Pianos  
Le piano retentira dans toute sa puissance avec les célèbres sœurs Labèque.

Billets et programmation complète  
**SALLEBOURGIE.CA**  
514-285-2000

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL FONDATION ARTE MUSICA Présenté par TD

## Penser la langue en comptant

LOUIS CORNELLIER



Dans une démocratie, on n'impose pas de contraintes sans avoir de bonnes raisons de le faire. La liberté est trop importante pour qu'on la limite sans se justifier. Toutes les sociétés démocratiques sont toutefois forcées d'imposer une multitude de lois et de règlements pour éviter que la loi de la jungle ne règne. Les limites à la liberté seront considérées comme légitimes si elles sont raisonnables et si elles permettent l'atteinte d'un bien jugé supérieur, qui demeurerait inaccessible sans elles.

Serait-ce le cas d'une extension de la loi 101 au cégep? Actuellement, cette dernière oblige la vaste majorité des francophones et allophones à fréquenter les écoles primaires et secondaires de langue française. En 2010-2011, par exemple, 85,4% des élèves allophones québécois étudiaient en français au secondaire.

### Le militant et

statisticien

Charles

Castonguay

plaide pour

une extension

de la loi 101

au collégial

Allophones qui ont fréquenté le secondaire en français poursuivent leurs études dans cette langue dans une proportion de 68%.

### L'effet anglicisant

Ces chiffres peuvent paraître encourageants quand on sait qu'en 2000, par exemple, 43,1% des étudiants allophones choisissaient le français au collégial. On constate donc une augmentation du pouvoir d'attraction du cégep français. Or, quand on considère que, en 2015, environ 8% de tous les nouveaux collégiens québécois étaient de langue maternelle anglaise, mais que le cégep anglais accueillait 19,4% des nouveaux inscrits, on doit néanmoins conclure que le libre-choix de la langue d'enseignement au collégial contribue à l'anglicisation du Québec.

C'est la thèse que développe, à coups de statistiques, le mathématicien Charles Castonguay dans *Libre-choix au cégep: un suicide linguistique*, une publication des *Carnets de l'aut'journal*. «L'on ne saurait», écrit le statisticien militant, *bien penser la langue sans savoir compter*.

La plupart des francophones et des anglophones étudient dans leur langue maternelle au cégep. Ce sont surtout les autres qui influent sur l'équilibre linguistique général. De 1981 à 2010, établit Castonguay, 54 426 francophones et 75 024 allophones ont choisi un cégep anglophone, alors que 9905 anglophones et 54 621 allophones optaient pour un cégep francophone. «En gros, résume le mathématicien, le régime de libre-choix a profité au cégep anglais à hauteur de 120 000 nouveaux inscrits [l'addition des deux premiers chiffres moins le troisième], contre 10 000 au cégep français [l'addition des deux derniers chiffres moins le premier]. Voilà le bilan global, en chiffres réels, de trente ans de laisser-faire.»

Castonguay cite des études qui montrent que la langue des études collégiales a un lien direct avec la langue utilisée au travail ensuite, et que cette dernière est déterminante dans l'adoption d'une langue d'usage à la maison. Une autre étude, celle de Patrick Sabourin parue en 2010, en arrive à la conclusion, résume le mathématicien, que «la fréquentation des cégeps anglais est associée à des comportements nettement anglicisés quant à la langue utilisée dans les commerces, au travail, dans la consommation des créations culturelles, avec les amis et à la maison».

### Des élites frileuses

Le libre-choix permet peut-être à des francophones et à des allophones d'améliorer leur anglais, mais il a pour effet d'angliciser le Québec, raison pour laquelle Castonguay s'y oppose et plaide pour une extension de la loi 101 au cégep. Dans la foulée, il ajoute que cette loi doit aussi s'appliquer aux entreprises de moins de 50 employés puisqu'il serait illogique d'imposer des études en français si le milieu du travail exige l'anglais.

Pour accepter cette limite à la liberté individuelle, qui n'affecte en rien les droits de la communauté anglophone, il faut considérer que la préservation du caractère français du Québec est un bien supérieur. Des militants péquistes ont l'intention de défendre cette idée au congrès du parti en septembre 2017, mais Jean-François Lisée, d'accord en cela avec Québec solidaire, a déjà exprimé son opposition à la fin du libre-choix.

Faut-il conclure, comme le fait Pierre Dubuc dans la préface de ce carnet, à «la capitulation d'une bonne partie des élites francophones dans le combat pour la langue»? Ce serait triste.

### LE LIBRE-CHOIX AU CÉGEP

UN SUICIDE LINGUISTIQUE

★★★1/2

Charles Castonguay

Les Éditions du Nouveau québécois

Montréal, 2017, 76 pages

## La prospective, cette grande fumisterie

Anne Queinnec s'amuse avec ces grands visionnaires qui ont vraiment manqué de vision

FABIEN DEGLISE

L'art de la critique, c'est un peu l'art de gérer l'erreur... de jugement. Demandez à Pierre Billard, critique de cinéma qui, en 1962, a déclaré: «Au cinéma, la science-fiction n'a aucun avenir.» Deux ans plus tôt, dans *Les cahiers du cinéma*, un autre de ses confrères a écrit: «Claude Lelouch, retenez bien ce nom. Vous n'en entendrez plus jamais parler.» C'était à la sortie de son film *Le propre de l'homme*, qui a été, en effet, un échec. Mais quand même... Et ces deux excès de vision troublée dans l'univers du 7<sup>e</sup> art respectent finalement une tonalité originelle, celle donnée par Auguste Lumière lui-même, et qui en 1900 a affirmé: «Mon invention sera exploitée pendant un certain temps comme une curiosité scientifique, mais à part cela, elle n'a aucune valeur commerciale, quelle qu'elle soit.»

Osons l'affirmation: la prospective et le hasard suivent une trajectoire commune, trajectoire qui vient de faire entrer 300 «vrais» visionnaires au panthéon des déclarations foireuses et recensées par Anne Queinnec dans 160 pages, intitulées *Internet, ça ne marche jamais* (First Éditions), une réf-

rence à la déclaration d'un politicien français faite en... 2001 sur le dos d'un réseau dont l'hégémonie ne fait aujourd'hui plus aucun doute.

Dans ce bouquin, les critiques artistiques en prennent pour leur rhume avec un Thomas Craven qui, en 1934, dans l'*Art Digest* a écrit: «Le prestige de Picasso pâlit rapidement et les gardiens de sa renommée — comme ses tableaux — mènent un combat perdu pour le placer parmi les immortels.» Et Kafka, «que les jeunes doivent absolument lire par snobisme»? Et bien, il «seva pris dans trente ans pour une boisson rapide à base de café», a écrit Hervé Lauwick en 1965.

L'erreur est humaine, mais elle est aussi démocratiquement répartie au sein des leaders d'opinion, et pas les moindres, comme Winston Churchill qui, en 1932, voyait très bien ce qui allait se passer dans les années 1980. Ou pas: «D'ici 50 ans, nous échapperons à cette absurdité d'élever un poulet tout entier pour en manger le blanc ou l'aile, en faisant pousser ces morceaux séparément dans un milieu approprié», a-t-il osé prétendre sur la place publique. Dommage. À la même époque, Léon Blum affirmait: «Quoi qu'il

arrive, la route du pouvoir est fermée devant Hitler.» C'était le 2 août 1932, cinq mois avant qu'il ne soit nommé chancelier de la république de Weimar.

L'éditorialiste britannique Rex Lambert, lui, a estimé la même année que «la télévision n'aura pas d'importance au cours de [notre] vie ou de la [sienne]» et le *New York Times* était catégorique: «Jamais si une fusée ne sera capable de quitter l'atmosphère de la Terre». Aussi catégorique que Nikola Tesla, nouvel inspirateur du hipster contemporain et qui, en 1928, disait: «Aucune fusée n'atteindra la Lune, sauf découverte miraculeuse d'un explosif encore plus énergétique que tout ce qui est connu. Et même si le combustible indispensable était produit, il faudrait néanmoins démontrer que la fusée pourrait fonctionner à 459 degrés au-dessous de zéro: la température de l'espace interplanétaire.»

La crédulité de ce temps fait donc aujourd'hui place au sourire moqueur, celui qui devrait amener à relativiser les grandes vérités de tous les temps. En 1968, le très sérieux *Time Magazine* en avait une: «La vente à distance, bien que tout à fait faisable, est vouée à l'échec.» La revue *Popular Mechanics*, en

«Le roman est une forme littéraire inepte qui n'a aucun avenir»

Victor Segalen, médecin, poète et ethnographe, 1910

1949, en avait une autre: «Dans le futur, le poids des ordinateurs ne devrait pas excéder 1,5 tonne.»

Et du coup, ça aide à prendre avec un grain de sel les appels à la peur, les promesses lumineuses ou désastreuses et toutes les certitudes qui circulent sur les écrans de nos ordinateurs tenant désormais dans une poche.

Le Devoir

«INTERNET, ÇA NE MARCHERA JAMAIS!» PRÈS DE 300 PRÉDICTIONS DE «VRAIS» VISIONNAIRES

★★★

Anne Queinnec

First Éditions

Paris, 2017, 160 pages

### POINT DE VUE

## Flirter avec la Révolution

Lire Frigerio et découvrir que l'insurgé n'a plus le monopole du combat contre l'ordre établi

YASMINE MEHDI

Des murs, des expulsions d'indésirables, des ruptures unilatérales d'accords internationaux... les idées radicales d'hier qui cherchaient à perturber l'establishment sont en train de devenir les programmes politiques d'aujourd'hui. Mais pourquoi donc?

Le dernier recueil de nouvelles de Vittorio Frigerio apporte à sa manière un début de réponse en confrontant les grands bouleversements politiques des derniers mois à un mot porteur autant d'enthousiasme que d'appréhension: *Révolution!* (Prise de parole).

À l'intérieur, onze histoires font revivre étudiants marxistes, syndicalistes révoltés et insurgés épris de liberté, comme pour rappeler le caractère «éternel et toujours renaissant à travers les époques» de ces envies de renversement. Le professeur d'études françaises fasciné par la littérature anarchiste remplit ainsi un devoir en mémoire auprès de ceux qui sont nés après la chute du mur de Berlin et qui n'ont connu le monde du XX<sup>e</sup> siècle scindé entre communisme et capitalisme que dans les livres d'histoire.

Les révolutionnaires armés de cocktails Molotov qu'il dépeint, les guérillas urbaines et les enlèvements de personnalités politiques sont tellement lointains qu'on croirait qu'ils n'ont jamais existé. «Des manifestants remplaçaient les rues des grandes villes, chaque semaine, de centaines de milliers de sympathisants, toujours plus confiants», décrit Frigerio dans une de ses nouvelles qui, vue d'aujourd'hui, peut renvoyer à des images du Printemps érable en 2012 et aux manifestations du G20 à Toronto deux ans plus tôt. Sans plus.

Pourtant, en 2017, les raisons de s'insurger ne manquent pas: précarité économique, multiplication des

scandales politiques, crise de légitimité des institutions démocratiques. La liste n'est pas exhaustive. Mais ces instincts révolutionnaires se matérialisent ailleurs et le font aussi dans une certaine confusion.

«Le populisme n'est rien d'autre qu'une réponse confuse mais légitime au sentiment d'abandon des classes populaires des pays développés face à la mondialisation et à la montée des inégalités», écrivait le Prix Nobel Thomas Piketty dans *Le Monde*, en janvier dernier, pour expliquer la nouvelle configuration de ce goût de la révolution, toujours éternel, mais dont l'articulation récente laisse souvent perplexe.

La radicalité du geste a fait place à la radicalité du propos. Il suffit de voir ce qui se passe du côté du Bureau ovale de la Maison-Blanche pour le croire. On y retrouve des tweets matinaux qui sentent surtout l'agressivité et ramènent la cohérence. L'image du politicien conventionnel, celle du technocrate centriste aux costumes gris anthracite et aux discours soignés en prend pour son rhume en nous mettant désormais devant des comportements erratiques qui sont sans doute bien plus révolutionnaires qu'on le croit puisqu'ils cherchent surtout à remettre en question l'ordre établi, le statu quo contre lequel les révolutionnaires, de tous les temps, se sont historiquement opposés.

«Plus le président [des États-Unis] scandalise le monde, plus ceux qui ont voté pour lui l'apprécient, notait d'ailleurs début juin le romancier britannique Salman Rushdie dans les pages du magazine français *L'Obs*. Il a été élu pour cela: pour détruire l'ordre mondial, et c'est ce qu'il fait. LOTAN, les traités internationaux, etc.»

Il est possible d'en rire. Donald Trump — puisque c'est bien de lui

qu'il est question ici — est finalement plus près du révolutionnaire avec un cocktail Molotov en main tel que décrit par Frigerio que d'un politicien comme Philippe Couillard. Or, il n'y a rien de louable d'abuser de la confusion idéologique du moment et même de l'alimenter pour séduire un électorat désenchanté et confus et le faire entrer dans une révolution antisystème, à coups de déclarations choquantes et de promesses sans doute, pour la plupart, irréalisables.

Celui qui a joué à la révolution pour arriver au pouvoir pourrait devoir, plus tôt que tard, composer avec les revers d'une telle stratégie.

La Marche des femmes du 21 janvier dernier, qui a mobilisé des millions de personnes à Washington, mais aussi à Toronto, à Paris, à Cal-

cutta et à Nairobi, a donné les premières notes de ce qui l'attend. Les enquêtes qui pourraient son gouvernement, tout comme les déclarations récentes de l'ex-directeur du FBI James Comey, ont aussi des accents de résistance.

Action, réaction, révolution, contre-révolution. Frigerio explique que nous ne sommes jamais bien loin d'une nouvelle ère de révolte, aussi confuse puisse-elle être. Mais comme il le montre aussi, changer le monde est une idée noble, innée, envoûtante, qui, lorsqu'on flirte avec, finit par devenir aussi belle que dangereuse.

Collaboratrice  
Le Devoir



Action, réaction, révolution, contre-révolution. Vittorio Frigerio explique que nous ne sommes jamais bien loin d'une nouvelle ère de révolte.

Gaspard LE DEVOIR		PALMARÈS	
Du 10 au 16 juillet 2017			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT	NO DE SEMAINES
<b>Romans québécois</b>			
1	À qui la faute?	Christine Brouillet/Druide	1/5
2	Les petites tempêtes	Valérie Chevalier/Hurtubise	2/10
3	Une simple histoire d'amour • Tome 1 L'incendie	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	3/11
4	Pourquoi pars-tu, Alice?	Nathalie Roy/Libre Expression	4/9
5	Les chevaliers d'Antarès • Tome 6 Les sorciers	Anne Robillard/Wellan	5/9
6	Le plongeur	Stéphane Larue/Quartanier	6/7
7	Le bonheur des autres • Tome 2 Le revenant	Richard Gougeon/Les Éditions réunies	7/8
8	Bien roulée	Annie Lambert/Mortagne	9/4
9	Les Glorieux et les Réprimés • Tome 1 Perdution	Alexandre Vézina/ADA	8/4
10	Le bonheur des autres • Tome 1 Le destin de...	Richard Gougeon/Les Éditions réunies	-/1
<b>Romans étrangers</b>			
1	Au fond de l'eau	Paula Hawkins/Sonatine	1/6
2	La dernière des Stanfield	Marc Levy/Robert Laffont	2/12
3	Un appartement à Paris	Guillaume Mussy/XO	3/17
4	Noir comme la mer	Mary Higgins Clark/Albin Michel	5/10
5	Tous les deux	Nicholas Sparks/Michel Lafon	4/9
6	Jusqu'à l'impensable	Michael Connelly/Calmann-Lévy	6/9
7	L'informateur	John Grisham/Lattès	8/11
8	Quand sort la recluse	Fred Vargas/Flammarion	7/10
9	Vaticanium	José Rodrigues dos Santos/HC éditions	9/12
10	À nous	Elin Hilderbrand/Lattès	10/5
<b>Essais québécois</b>			
1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSweeney/Guy Saint-Jean	1/39
2	Les luttes fécondes	Catherine Donion/Atelier 10	2/9
3	La traversée du Colbert. De Gaulle au Québec...	André Duchesne/Boréal	6/4
4	L'industrialisation. L'industrialisation du système...	Johelle Tremblay/Somme toute	3/5
5	Feux de position	Tristan Malavoy-Racine/Somme toute	-/1
6	Le principe du cumshot. Le désir des femmes...	Lili Boisvert/VLB	-/1
7	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	8/6
8	Chroniques politiques • Tome 2 1970-1971	René Lévesque/Hurtubise	-/1
9	Le code Québec	J.-M. Léger   J. Nantel   P. Duhamel/Homme	-/1
10	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal   Pierre Thibault/La Presse	5/8
<b>Essais étrangers</b>			
1	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	1/74
2	Lettre ouverte aux animaux (et à ceux qui les...)	Frédéric Lenoir/Fayard	2/4
3	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	3/17
4	Une collère noire. Lettre à mon fils	Ta-Nehisi Coates/J'ai lu	-/1
5	La mémoire n'en fait qu'à sa tête	Bernard Pivot/Albin Michel	5/19
6	Reconnaitre le fascisme	Umberto Eco/Grasset	4/7
7	Une très légère oscillation	Sylvain Tesson/Équateurs	-/1
8	Breve encyclopédie du monde • Tome 2...	Michel Onfray/Flammarion	-/1
9	L'empire de l'or rouge	Jean-Baptiste Molet/Fayard	-/1
10	Connaissance, ignorance, mystère	Edgar Morin/Fayard	10/2

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.